

Place aux livres

Anne-Emilie Jalbert

Number 96, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

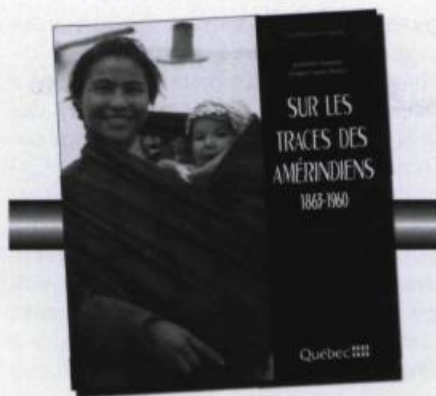
Cite this review

Jalbert, A.-E. (2009). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (96), 45–49.

Jeannine Laurent et Jacques Saint-Pierre. *Sur les traces des Amérindiens. 1863-1960*. Québec, Les Publications du Québec, 2005, 207 p. (Coll. « Aux limites de la mémoire », 12).

Dans la collection « Aux limites de la mémoire », le présent ouvrage poursuit le travail historiographique amorcé depuis 1995 en utilisant l'image comme source d'information sur le passé. C'est avec les Amérindiens qui habitent le Québec que le lecteur est invité à partager ces lignes. Le corpus mémoriel choisi par les deux historiens témoigne en effet d'une volonté de faire connaître « des gestes, des usages, des rites, dont certains n'ont plus cours aujourd'hui » (p. XIV-XV). On y apprend la façon de se désaltérer lorsqu'on se promène en canot, on y voit le chien d'avant la motoneige, on ressent la transmission des savoirs par l'observation des gestes d'autrui. Comme support à cette entreprise, une multitude de fonds d'archives photographiques du Québec ont été sollicités.

L'ouvrage commence son exploration en territoire autochtone par un texte d'introduction qui trace le portrait général des dix nations amérindiennes du Québec. Il emprunte ensuite neuf sentiers de portage ethnologique qui débute par « Les lieux ». On y retrouve notamment une photographie de la « chapelle des Indiens » à Tadoussac prise en 1870 par Louis-Prudent Vallée. « L'habitation » présente, entre autres, le cliché de Paul Provencher d'un camp de chasse en bois rond construit par des Innus de Betsiamites vers 1940. Pour sa part, « Les moyens de transport » fournit, grâce à Alexander Henderson, la méthode utilisée en 1863 pour construire un canot d'écorce. « Le travail » décrit, parmi d'autres labeurs, l'écharnage des peaux de castor en 1958, illustré par J.-Armand Tremblay. Dans « La vie quotidienne », le guide innu Antoine Grégoire exhibe devant l'objectif d'un photographe en 1949 une bannique qu'il vient de réaliser. « La vie sociale » révèle notamment le beau sourire d'une jeune mère naskapie immortalisée par Paul Provencher en 1941. Aux environs de 1900, un *makushan*, un festin, se fait voir chez les Algonquins dans « Les loisirs ». « La vie spirituelle » est également représentée. On peut observer le rituel de la tente tremblante à Mistissini auquel Jacques Rousseau a assisté en 1946, ainsi qu'une procession de la Fête-Dieu



à Manawan. Cette offrande visuelle se termine par « Des figures emblématiques », comme celle du peintre Zacharie Vincent, qui se considérait comme le dernier Huron-Wendat, sans oublier, bien sûr, celle de César Newashish et ses canots d'écorce, photographiés en 1943, par Albert Tessier.

Chaque illustration est accompagnée d'une brève légende qui synthétise véritablement ce qui est représenté, en plus de fournir le nom du photographe, l'année et le lieu de conservation. Et si vous ne jurez que par la langue de Shakespeare, ne vous privez surtout pas, une traduction de l'ensemble des légendes se retrouve en fin de volume. Le tout se termine par une carte qui signale les lieux mentionnés dans l'ouvrage. C'est à force de côtoyer et de diffuser cette sagesse ridée, ses récits oubliés, que la mémoire collective s'imprégnera de cette culture qu'il faut préserver. Et si la galerie de représentations est souvent tributaire du regard de l'homme blanc qui s'intéresse à l'Autre, il n'en demeure pas moins que c'est grâce à ce regard, sur près de 100 ans d'existence, qu'est possible aujourd'hui cette mise en valeur. Espérons que cette réunion photographique, galet de plus dans une mer de connaissances, incitera à une meilleure compréhension de la situation contemporaine à laquelle sont confrontés les Amérindiens. Bref, un album pour feuilleter, pour admirer, pour s'instruire et pour réfléchir sur notre avenir commun.

Pascal Huot



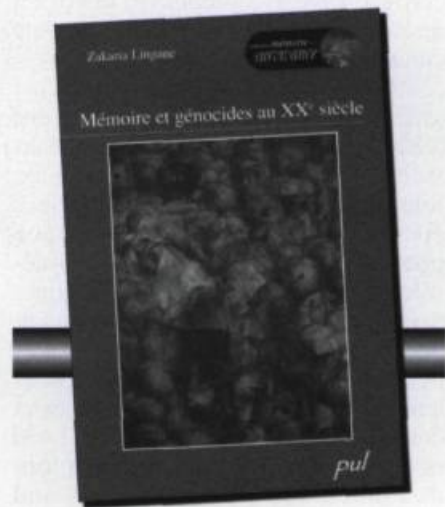
Zakaria Lingane. *Mémoire et génocides au XX^e siècle*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 168 p.

Le XX^e siècle peut sans contredit être considéré comme le siècle des gé-

nocides. Depuis celui des Arméniens, perpétré par les Turcs en 1915, jusqu'à celui des musulmans de Bosnie, commis en 1995, les massacres de masse se sont succédé dans l'histoire de l'humanité, particulièrement au siècle dernier. Après l'Holocauste, la communauté internationale clamait qu'elle ne voulait « Plus jamais ça », ce qui n'a pas empêché les nombreux crimes contre l'humanité qui se sont déroulés dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Zakaria Lingane, Burkinabé d'origine, qui vit au Québec depuis 1998, a signé en 2008 le livre *Mémoire et génocides au XX^e siècle*. Apôtre de la tolérance, il considère la mémoire et la connaissance comme des outils primordiaux pour éviter que de tels crimes ne se reproduisent. Son livre se veut un essai vulgarisé, un enseignement accessible sur le génocide pour quiconque souhaite le connaître et le comprendre.

Son ouvrage présente les différents génocides ou massacres génocidaires ayant eu lieu au cours du siècle dernier. Pour s'armer contre le génocide, il faut savoir le reconnaître. Tout au long de ses pages, l'auteur dresse un portrait de ce qu'il est, de l'importance des idéologies politiques derrière ces massacres et il tisse des liens entre les différents génocides du XX^e siècle, afin de faire ressortir les points communs caractérisant ces crimes contre l'humanité.



Zakaria Lingane souligne les différences entre des termes pouvant facilement porter à confusion. Ainsi, nous comprenons pourquoi, selon les critères d'identification, seulement quatre génocides sont officiellement reconnus par l'ONU, soit le génocide arménien, la Shoah, le génocide rwandais et celui des musulmans de Bosnie. Par contre,

les crimes ou massacres ayant eu cours au XX^e siècle ne sont pas minimisés et l'auteur les présente comme des massacres à caractère génocidaire, des massacres de masse ou des endogénocides.

La race, la religion ou l'origine ethnique ont motivé les pires massacres dans l'histoire de l'humanité. La compréhension des causes de ces crimes terribles et la connaissance des motivations de leurs auteurs sont nécessaires pour éviter les répétitions. Zakaria Lingane prêche la tolérance, remède efficace contre les guerres et les crimes qui les accompagnent.

Anne-Émilie Jalbert



René Villeneuve. *Lord Dalhousie, mécène et collectionneur*. Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 2008, 200 p.

Certains catalogues d'exposition, en plus d'être de beaux livres, s'imposent comme de grands ouvrages documentaires. C'est le cas de cette remarquable publication, produite par le MBAC et consacré au gouverneur George Ramsay, comte de Dalhousie, à titre de protecteur des arts et de collectionneur. Le travail de l'exposition et la réalisation du catalogue ont été confiés à René Villeneuve, historien de l'art réputé et conservateur de l'art canadien ancien au MBAC.

Gouverneur de la Nouvelle-Écosse (1816-1820), puis des deux Canadas (1820-1828), Dalhousie s'entoure d'artistes et encourage les talents locaux. Son épouse, Lady Christian Broun, elle-même aquarelliste, se passionne pour les sciences naturelles, la minéralogie, la zoologie et la botanique. Sous le gouvernement Dalhousie, dessinateurs, graveurs, orfèvres et peintres trouvent dans « Leurs Excellences » des admirateurs intéressés et des clients généreux. À Québec, Lord et Lady Dalhousie parrainent la fondation, en 1824, de la Literary and Historical Society/Société littéraire et historique de Québec, qui demeure à ce jour la plus ancienne association culturelle toujours active au Canada.

Un chapitre du livre présente les artistes qui ont reçu les faveurs du gouverneur. Parmi eux, notons : James Pattison Cockburn, James Smillie, John Elliott Woolford, Thomas Bailairgé, et Laurent Amiot, qui comptent

parmi les plus connus. Grâce à ses commandes auprès des peintres, dessinateurs et aquarellistes, Dalhousie a permis de fixer des paysages tant des villes que des campagnes, dans les colonies maritimes et dans les deux Canadas au cours des décennies 1810 et 1820. Il a aussi développé l'architecture publique et monumentale, notamment avec son projet d'ériger un monument en forme d'obélisque, à la mémoire conjointe de Wolfe et de Montcalm à Québec, lequel fut réalisé en 1828 et a inspiré, par la suite, plusieurs paysagistes de la capitale.

L'iconographie de ce catalogue est remarquable par la qualité et la fidélité des photographies et des reproductions. La présentation et la mise en pages sont particulièrement soignées. L'abondance des références bibliographiques, archivistiques et iconographiques font de cet ouvrage un incontournable dossier sur le personnage, sur son époque et sur son passage dans l'histoire canadienne. Une bibliographie et un index complètent la publication. Ce beau livre est assurément une contribution majeure à la connaissance d'un chapitre important de l'histoire de l'art du XIX^e siècle canadien.

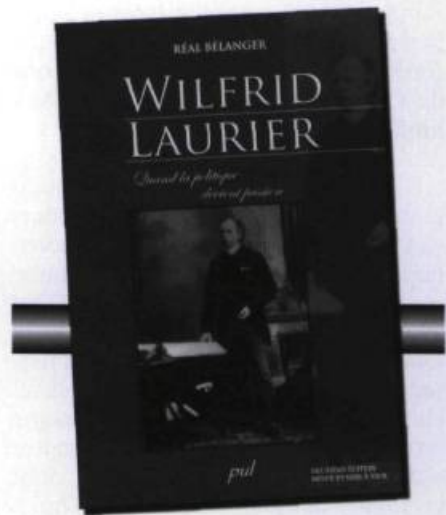
Gilles Gallichan



Réal Bélanger. *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 450 p.

La première édition de cette biographie (lancée en 1986) a reçu le prix Maxime-Raymond de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Cette réédition n'est pas une refonte majeure du livre. Elle comprend « surtout des corrections mineures et une mise à jour de l'information... » L'atout majeur est la mise à jour de la bibliographie avec plusieurs ajouts, notamment deux livres de Laurier Lapierre (1996) et un recueil bibliographique de Sylvie Arend et Julianna Drexler (2002).

Bélanger présente les grandes étapes de la vie publique de Laurier : le jeune rouge, le député au provincial, le chef de l'opposition (1887-1896), le premier ministre (1896-1911) et son retour dans l'opposition jusqu'à sa mort, en 1919. De plus, on constate que la vie privée de Laurier a joué un grand rôle dans plusieurs de ses décisions.



Laurier est sans doute un des personnages politiques les plus importants dans l'histoire du Canada et il est primordial de connaître cet homme complexe. Bélanger affirme que « la personnalité de Laurier a soulevé les commentaires les plus acerbes. On a déjà écrit de l'homme qu'il était si plein de contradictions qu'il ressemblait tout aussi bien à sir Galaad qu'à Machiavel. »

John MacFarlane



Yolande Gris  et Jeanne d'Arc Lortie (dirs.). *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867.  dition intégrale, vol. 10 (1863-1864)*. Montréal, Fides, 1997, 842 p.



Nous avons déjà signalé dans nos pages l'excellent travail de Yolande Gris  et Jeanne d'Arc Lortie pour leur livre consacré   l'histoire de la

poésie canadienne-française d'avant la Confédération (voir *Cap-aux-Diamants*, n° 66 (été 2001), p. 59). Le présent recueil (vol. 10) regroupe à lui seul 363 poèmes en français, rédigés par une multitude d'écrivains ou de poètes d'un jour, sur une période de seulement deux années : 1863 et 1864, c'est-à-dire à l'époque où la ville de Québec était – provisoirement – la capitale du Canada.

Quelques poètes inclus dans ce tome sont restés célèbres : Louis-Honoré Fréchette, Léon-Pamphile Le May, Louis Riel. Certains de ces poètes ont été plus inspirés (ou plus prolifiques), comme Adolphe Marsais et Benjamin Sulte. Mais l'intérêt de ce recueil ne réside pas forcément dans les œuvres célèbres – bien au contraire! Les thèmes abordés demeurent universels et pratiquement éternels : l'amour, la célébration de la patrie, les polémiques et les anecdotes de la vie quotidienne.

Je citerai quelques vers particulièrement représentatifs des mentalités et de l'actualité de cette époque. Au début de 1863, Adolphe de Puibusque dédiait son poème *Stadacona* à l'ancien maire de Québec et futur lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Narcisse-Fortunat Belleau. Ces vers publiés en 1863 évoquent probablement la venue de *La Capricieuse* au port de Québec, le 13 juillet 1855 :

« Gens du Nord ou du Sud,
au sein du Canada,
Sur tous les champs d'honneur
la France vous guida.
Écoutez!... Elle vient! c'est son
canon qui tonne » (p. 46).

Cet extrait du poème *Lévis*, de Louis Fréchette, reste tout aussi patriotique :

« J'aime à te contempler,
ô ma ville natale,
Quand les premiers rayons
de l'aube matinale
Baignent ton front
resplendissant (...) » (p. 784).

Cette somme méconnue de Yolande Gris et Jeanne d'Arc Lortie continue de nous impressionner, car elles ont tenu à inclure l'intégralité de tous les poèmes publiés au Canada durant la période précédant la Confédération de 1867. Avec prudence, elles laissent à d'autres le soin de déterminer la valeur littéraire ou esthétique de ces œuvres. Mais pour l'historien, le sociologue, l'ethnologue qui ne se soucient pas avant tout de la qualité des rimes, on pourra trouver ici un ouvrage consi-

dérable et unique, incomparablement riche pour les analyses thématiques, et d'une grande rigueur, puisque rien n'a été exclu de ce corpus. Il s'agit donc de l'intégralité de la poésie de cette époque que l'on découvrira dans ces douze volumes.

Yves Laberge



Jean O'Neil. *Une autre île d'Orléans*. Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2006, 238 p.

Chemin du moment, un autre livre sur l'île d'Orléans. Pourquoi? Pour sa beauté, son patrimoine, ses gens, ses pommes et ses sentiers; pour ce qui la fonde dans son unicité. Après les historiens, les ethnologues, les peintres, les poètes et les que sais-je encore, pourquoi Jean O'Neil jacte-t-il sur le sujet? Simplement parce qu'un ami lui a demandé et qu'il ne l'avait pas encore fait. Même après 25 livres sur son coin de pays, il n'avait pas encore fait escale littéraire sur cet hippopotame en émergence. Son 26^e ouvrage portera sur cette terre que Jacques Cartier baptisa l'Isle de Bacchus, devenu joyau patrimonial et musée vivant avec le temps.

Chemin faisant, 32 récits peuplés de souvenirs, d'anecdotes et de rencontres permettent de faire le tour de l'île au gré des saisons, évoquant au détour de son errance les niveaux de citoyenneté entre les nés natifs et les étrangers, la diatribe du chapelet égrené des constructions sans âme qui bloquent la vue sur le fleuve de l'ami Bernard ainsi que la recherche du Caillou-du-Pied-de-Saint-Roch. Se positionnant sur des racines d'hier édifiées par Marius Barbeau et Horatio Walker, l'île n'en est pas moins vue dans sa contemporanéité, notamment avec le projet de port méthanier. Au fil des connaissances et des hasards provoqués, l'île est célébrée par l'auteur, secondé par ses insulaires, dont la famille Prémont et le photographe aérien Pierre Lahoud, mais aussi par le boucher, le pêcheur, l'agriculteur et le maître fromager, qui auront droit de parole sur cette corne d'abondance.

Chemin de mémoire pour ces prédécesseurs, en fin de parcours, une fois sorti de l'île par le pont, l'auteur offre de poursuivre l'escapade avec une sélection d'ouvrages qu'il a consultée. Avec sa perspective et sa plume originales, Jean O'Neil assemble un sal-



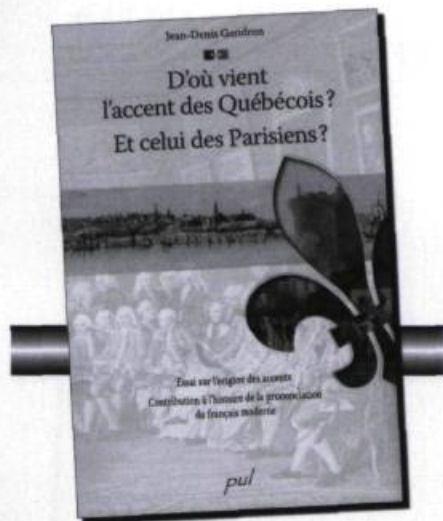
migondis de la vie orléanaise, passant de l'Histoire à des morceaux de la petite histoire, relisant et reliant ensemble l'explication de l'expression « trou Saint-Patrice », admirant le printemps qui pousse, débusquant des repères d'espions dans les manufactures allemandes de la paroisse de Saint-Jean, offrant une vision autre et des plus personnelles sur le monument qu'est Félix Leclerc, en passant par le langage du fleuve en hiver. À six heures dans l'aube d'un affreux matin de début mai ou à quatre heures de route hivernale, pour « quarante-deux milles de choses tranquilles », Jean O'Neil présente l'île d'une manière originale et personnelle par cet exercice difficile et admirablement réussi. Donc oui, un autre livre sur l'île d'Orléans, mais quel livre...

Pascal Huot



Jean-Denis Gendron. *D'où vient l'accent des Québécois? Et celui des Parisiens? Essai sur l'origine des accents. Contribution à l'histoire de la prononciation du français moderne*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 312 p.

Depuis sa monographie pionnière (1966) et celle de Marcel Juneau (1972) (voir bibliographie de Gendron 2007), il s'était écoulé plus de 25 ans avant que le linguiste Jean-Denis Gendron (nom qui rappellera à plusieurs la commission Gendron instituée le 9 décembre 1968) ne publie cette originale contribution à l'histoire de la phonétique



québécoise et parisienne depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours (l'époque contemporaine n'étant qu'à peine effleurée). L'auteur affirme d'entrée de jeu : « Nous nous sommes limité à poser le problème et à élaborer des éléments de solution, à partir de quelques classiques de l'histoire du français et de la France et de l'histoire linguistique et sociale du Québec » (p. [XVII]). Gendron s'intéresse à l'accent des Québécois même si, pour la période dont il traite (essentiellement les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles), les voyageurs parlaient souvent de l'accent canadien tout en faisant porter leurs remarques essentiellement sur l'accent des francophones. Il développe son propos en s'intéressant aux témoignages des observateurs sur l'accent des Canadiens et aux commentaires des voyageurs sur l'uniformité de l'accent dans la société canadienne au XIX^e siècle, révélatrice de l'état sociolinguistique de la prononciation aux XVII^e et XVIII^e siècles. En dernier lieu, il se penche sur la période qui va de la rupture du Canada avec la France en 1760 jusqu'au début de la Révolution de 1789.

La communauté d'accent entre Paris et Québec aux XVII^e et XVIII^e siècles intéresse aussi l'auteur qui s'appuie sur des preuves abondantes tirées des remarques des grammairiens. Force est de constater que c'est la percée du style soutenu, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, et son triomphe pendant la Révolution de 1789, qui a entraîné le déclasserement social et linguistique de l'accent québécois et des accents provinciaux qui ne s'étaient pas davantage qu'à Québec alignés sur Paris.

L'ouvrage de Gendron s'inspire des travaux en linguistique de Marcel Juneau (qui a recueilli et commenté les usages phonétiques ayant cours au Québec aux XVIII^e, XVIII^e et XIX^e siècles), de Gaston Dulong, de Lothar Wolf et surtout de Marie-France Caron-Leclerc puis de l'historien Claude Galarneau. D'autres travaux moins axés sur la prononciation du français au Canada ont éclairé Jean-Denis Gendron. Il les nomme en partie dans son avant-propos et dans son exhaustive bibliographie.

Le chapitre 1 comprend quatre parties : l'accent canadien aux XVII^e et XVIII^e siècles, le vide documentaire touchant l'accent canadien des Canadiens de 1760 à 1810, l'accent canadien au XIX^e siècle, une situation sociolinguistique inusitée. Le chapitre 2 s'intéresse aux causes de la convergence des accents parisien et canadien aux XVII^e et XVIII^e siècles, puis de leur divergence au XIX^e siècle, et l'origine des accents canadien et parisien. Dans ce chapitre, Gendron se livre à une analyse comparative des différentes prononciations (selon que le discours est familier ou soutenu), documents à l'appui. C'est la prononciation de type familier, celle de la conversation, qui est commune aux Canadiens et aux Français tout au long du Régime français et non le style soutenu propre au discours public (barreau, chaire, théâtre). Par la suite, la montée en puissance et l'influence de la bourgeoisie conduit la haute société parisienne à rejeter le style familier de prononciation pour lui substituer le style soutenu (p. 129). Le chapitre 3 traite de l'origine, du développement et du sort des deux styles de prononciation. Des appendices, qui constituent en quelque sorte des synthèses des données présentées, complètent l'ouvrage.

L'essai de Jean-Denis Gendron offre à la fois une synthèse de travaux récents et des explications claires sur les différentes tendances phonétiques sur le plan historique. En les décrivant de manière comparative, il a su montrer comment sont nées les divergences entre Québécois et Français, et comment, par ailleurs, les Québécois ont pu, à partir du XIX^e siècle, interioriser une image négative de leur accent à la suite des commentaires dépréciatifs des voyageurs français, qui ne se reconnaissaient plus dans le parler des Canadiens d'alors. Les effets de cette ingérence française, on

le sait maintenant, ont eu de lourdes répercussions pendant la Révolution tranquille.

Jean-Nicolas De Surmont



Jean Provencher. *L'histoire des transports dans la capitale*. Québec, Commission de la capitale nationale et AQTR, 2006, 43 p. (Coll. « Fleurdelisé »).



Cet opuscule pouvant convenir à des lecteurs de tous âges avait été commandé à l'occasion du 41^e congrès de l'Association québécoise du transport et des routes (AQTR). Après un bref rappel de la fondation de Québec en 1608, l'historien Jean Provencher indique quelles furent les premières voies de communication en Nouvelle-France qui subsistent de nos jours : entre autres, une trentaine de rues toujours existantes dont le nom et le tracé remontent au XVII^e siècle. Retenons parmi celles-ci les rues De Buade, du Fort, des Jardins, Notre-Dame, du Sault-au-Matlot, du Trésor, et bien d'autres (p. 7). L'ancien « chemin de Charlesbourg », aujourd'hui la 1^{re} Avenue, avait été tracé en 1666. Durant des siècles, le fleuve Saint-Laurent a été la voie privilégiée de communication. Canots, goélettes, traversiers, puis chemins de fer, tramways et automobiles : tous les moyens de transport sont ici évoqués et soigneusement illustrés. Les grands travaux du XX^e siècle y sont également présentés : le pont de l'île d'Orléans (ouvert en 1935), le pont Pierre-Laporte (inauguré en 1970), mais aussi le boulevard Talbot, entièrement construit en 1948, entre Québec et Chicoutimi.

Le texte est très vivant et se lit comme une suite d'actualités, parfois palpitantes. Ainsi, à propos de la venue de l'aviateur Charles Lindbergh sur les plaines d'Abraham à Québec, en 1928, on peut lire : « Après l'atterrissage de

Lindbergh, la foule se bouscule pour approcher l'homme et lui serrer la main » (p. 35). On pourrait sans doute reprocher à Jean Provencher d'avoir été trop bref pour un sujet si riche; demandons-lui plutôt de rédiger une version grand format sur le même thème, afin de combler une lacune importante à propos de l'histoire des transports au Québec.

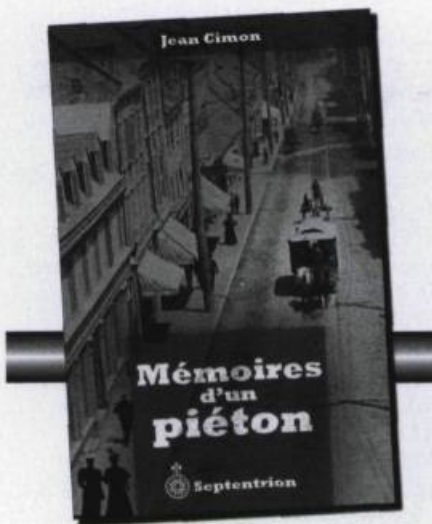
Yves Laberge



Jean Cimon. *Mémoires d'un piéton*. Québec. Les éditions du Septentrion, 2007, 176 p.

Québec est une ville aux nombreux visages. Belle et laide à la fois, nous ne pouvons mieux la découvrir qu'en nous laissant guider par nos pas d'une rue à une autre, d'un parc à un autre. Plusieurs auteurs ont décrit et analysé Québec dans leurs ouvrages, nous la révélant sous toutes ses facettes.

Parmi eux, Jean Cimon, sociologue-urbaniste, un citoyen engagé, amoureux de sa ville. Dans son livre *Mémoires d'un piéton*, il nous fait découvrir la ville de Québec à travers ses souvenirs, mais aussi à travers les faits qui ont marqué l'histoire de la capitale.



Si l'auteur souhaite nous montrer toute la beauté et le charme de Québec, il dénonce aussi l'étalement urbain et les grands projets industriels ou immobiliers.

Dès les premières pages de son ouvrage, il nous fait sentir l'âme des époques, celle des rues sillonnées, ainsi que celle des personnages peuplant son livre. Il nous dépeint son enfance sur l'avenue du Parc, nous entraîne à Stockholm ou à Paris, en n'oubliant jamais d'établir des liens entre Québec et ces villes.

Jean Cimon consacre aussi un chapitre entier aux luttes urbaines.

Cette section est un bon moyen de comprendre les dangers de la rénovation urbaine à Québec. En effet, nous constatons les méfaits de cette rénovation, souvent forcée par la création des banlieues. Au lieu de conserver et de mettre en valeur le patrimoine architectural, on démolit au profit des grands promoteurs de projets urbains au nom du progrès. Au centre des préoccupations de l'auteur se trouve l'importance d'un transport en commun viable, qui permettrait au piéton de se réappropriier le centre-ville aujourd'hui étouffé par les voitures. Il souligne aussi les effets du déménagement de toutes les facultés de l'Université Laval sur le campus de Sainte-Foy. Effets navrants, puisque ce déménagement a aussi entraîné la désertion des rues du Vieux-Québec, les vidant d'une vie quotidienne de quartier, peuplée de familles, d'étudiants et de commerçants.

Préfacé par Michel Lessard, professeur-chercheur retraité de l'UQAM, ces premières pages donnent le ton au livre. Une critique sévère du projet Rabaska y est faite, soulignant les dangers d'une ville soumise aux intérêts étrangers et aux grands projets peu soucieux de l'environnement.

Anne-Émilie Jalbert

3 DICTIONNAIRES POUR PARFAIRE L'ÉCRITURE

De **Jacques Beaubesne**

DICTIONNAIRE DES COOCCURRENCES

416 pages
ISBN 978-2-7601-5841-2

DICTIONNAIRE DES COOCCURRENCES À L'USAGE DES ÉCOLES

576 pages
ISBN 978-2-7601-6742-1

DICTIONNAIRE DE L'ÉCRIVAIN EN HERBE

192 pages
ISBN 978-2-7601-6813-8

Guérin Montréal Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: 514-842-3481
Télécopie: 514-842-4923
Courriel: francel@guerin-editeur.qc.ca
www.guerin-editeur.qc.ca